

SOCIÉTÉ

Bardolle, le résistant provocateur

Portrait. Essayiste, et désormais éditeur, Olivier Bardolle défend les vertus réactionnaires dans un livre argumenté, entre essai et pamphlet.

Le réactionnaire parfait est une figure imaginaire, fantasmée par la pensée de gauche qui aime à se le représenter sous les traits d'un ancêtre ronchon, misanthrope, atrabilaire, frileux, xénophobe, nostalgique d'un paradis perdu et de grandeurs déchues, vitupérant à longueur de temps l'époque désastreuse dont un sort ingrat l'a fait contemporain.

Voilà pour le portrait moral ; physiquement, le réactionnaire tel qu'en lui-même l'éternité le fige ressemblerait à un mélange improbable de clubman poussiéreux, vêtu de tweed usé et d'irascibilité chronique, et de Paul Léautaud, vieux garçon vitupérateur, à demi clochard, ne quittant que rarement ses charentaises et son gilet de flanelle couvert de poils de chat.

Tant pis pour les clichés, le réactionnaire authentique ne ressemble pas vraiment à sa caricature, qu'il se nommât Philippe Muray ou s'appelle Olivier Bardolle, qui dédie son nouvel essai à la mémoire de l'auteur d'*Après l'Histoire* et de *Festivus festivus*. Ni vieillard acariâtre, ni Alceste aigri, Olivier Bardolle est un grand gaillard baraqué, à la cinquantaine juvénile, droit dans ses jeans, qui endosse peu souvent une veste, ignore le port de la cravate, circule à moto et préfère écouter Johnny Cash plutôt que le *De profundis* de Michel-Richard de Lalande.

Rien, dans son apparence et son parcours, ne correspond à l'image convenue qu'un progressiste bon teint se fait d'un "suppôt de la réaction". À 17 ans, au lieu de s'enthousiasmer pour

les illusions lyriques de Mai 68, il traçait la route en Angleterre et flibustait à la légendaire Radio Caroline, avant de travailler, plus classiquement, pour la BBC. De retour en France, il fait ses premières armes dans la publicité, dont Victor Pilhes lui dévoile les arcanes.

En 1979, il publie un premier livre, *Mode in France*, sur les dessous du prêt-à-porter. De la publicité au cinéma, il n'y a qu'un pas qu'il franchit en acceptant d'entrer à la Warner, dont il codirigera l'antenne française pendant trois



Olivier Bardolle. Le désabusement allègre d'un lecteur de Cioran et la clairvoyance d'un disciple de La Bruyère.

ans. De Los Angeles à Cannes, il côtoie avec amusement mais sans illusions le petit monde hollywoodien et sa frénésie du paraître.

Cependant, le besoin d'indépendance se fait sentir, et il ne tarde pas à créer sa propre entreprise, Talent Group, régie commercialisant les espaces publicitaires dédiés aux bandes-annonces dans les salles de cinéma. Depuis sa création, la société a élargi son offre, proposant aux distributeurs de films un service d'e-mailings à destination des cinéphiles sur Internet.

Homme d'affaires le jour, écrivain la nuit

Comment un tel homme, immergé dans l'hypermodernité, ayant choisi de travailler dans ces milieux sous-cultures de la publicité et du cinéma, pourrait-il être réactionnaire ? En fait, Olivier Bardolle doit pratiquer la dissociation de la personnalité : homme d'affaires à succès le jour, maîtrisant les codes sociaux de son environnement

de travail dont il sape, la nuit, les valeurs factices, par l'exercice clandestin de la pensée. Notre homme, il est vrai, a de fort mauvaises lectures : Gracian, Baudelaire, Leopardi, Schopenhauer, Nietzsche, Bernanos, Céline, Cioran, Bernhard, Debord, Muray... De quoi faire frémir l'abonné de *Télérama* et l'électeur socialiste de base !

Afin d'aggraver son cas, il ose même écrire, et non sans talent. De *Mon réveillon avec le dernier des chiens* (Ramsay, 2001) à *De la prolifération des*

homoncules sur le devenir de l'espèce (L'Esprit des péninsules, 2008), du *Monologue implacable* à *Des ravages du manque de sincérité dans les relations humaines* en passant par un savoureux *Éloge de la graisse* et un essai pionnier sur Houellebecq, *la Littérature vivif*, l'écrivain dissèque le corps malade de la société contemporaine, crève les abcès, dégonfle les baudruches, avec la clairvoyance d'un disciple de La Bruyère et le désabusement allègre d'un lecteur de Cioran.

Moins désespéré que Muray, il croit encore – comme en témoignent son iconoclaste et tonique *Petit traité des vertus réactionnaires* – à la possibilité de survivre à notre modernité décadente, à la résurrection des hiérarchies verticales, et à l'épuisement de cette mine sans fond qu'est la bêtise des bien-pensants, de ces "derniers hommes", veules et repus, dont Nietzsche prédisait l'avènement catastrophique.

Contre la politique résignée du "chien crevé au fil de l'eau", Olivier Bardolle veut se persuader qu'il est encore loisible de sauver quelque chose de notre vieille civilisation, dans le naufrage annoncé. C'est pourquoi il vient de créer une maison d'édition au nom provocateur, L'Éditeur, avec pour mot d'ordre "le retour au texte" et pour ambition l'alliance du monde de l'écrit et de la galaxie de l'image. Rien n'est plus dangereux qu'un réactionnaire sans illusions, animé par un pessimisme actif. BRUNO DE CESSOLE

Petit traité des vertus réactionnaires, d'Olivier Bardolle, L'Éditeur, 214 pages, 12 €.